*Mondo* 37

ne pas toucher au bouton rouge, c'est la sonnette d'alarme. »

Avant de refermer la porte, elle souriait encore. « Bon voyage ! » « Au revoir ! » disait Mondo. Quand il était sorti de l'immeuble, Mondo avait vu

que le soleil était haut dans le ciel, presque à sa place de midi. Les journées passaient vite, du matin jusqu'au soir. Si on n'y prenait pas garde, elles s'en allaient plus vite encore. C'est pour cela que les gens étaient toujours si pressés. Ils se dépêchaient de faire tout ce qu'ils avaient à faire avant que le soleil ne redescende.

A midi, les gens marchaient à grandes enjambées dans les rues de la ville. Ils sortaient des maisons, montaient dans les autos, claquaient les portières. Mondo aurait bien voulu leur dire : « Attendez ! Atten- dez-moi ! » Mais personne ne faisait attention à lui.

Comme son cœur battait trop vite et trop fort, lui aussi, Mondo s'arrêtait dans les coins. Il restait immo- bile, les bras croisés, et il regardait la foule qui avançait dans la rue. Ils n'avaient plus l'air fatigué comme au matin. Ils marchaient vite, en faisant du bruit avec leurs pieds, en parlant et en riant très fort.

Au milieu d'eux, une vieille femme progressait lente- ment sur le trottoir, le dos courbé, sans voir personne. Son sac à provisions était rempli de nourriture, et il pesait si lourd qu'il touchait le sol à chaque pas. Mondo s'approchait d'elle et l'aidait à porter son sac. Il entendait la respiration de la vieille femme qui souf- flait un peu derrière lui.

La vieille femme s'était arrêtée devant la porte d'un immeuble gris, et Mondo avait monté l'escalier avec elle. Il pensait que la vieille femme était peut-être sa grand-mère, ou bien sa tante, mais il ne lui parlait pas, parce qu'elle était un peu sourde. La vieille femme

38 *Mondo*

avait ouvert une porte, au quatrième étage, et elle était allée dans sa cuisine pour couper une tranche de pain d'épice rassis. Elle l'avait donnée à Mondo, et il avait vu que sa main tremblait beaucoup. Sa voix aussi tremblait quand elle avait dit :

« Dieu te bénisse. »

Un peu plus loin, dans la rue, Mondo sentait qu'il devenait très petit. Il marchait au ras du mur, et les gens autour de lui devenaient hauts comme des arbres, avec des visages lointains, comme les balcons des immeubles. Mondo se faufilait parmi tous ces géants, qui faisaient des enjambées considérables. Il évitait des femmes hautes comme des tours d'église, vêtues d'immenses robes à pois, et des hommes larges comme des falaises, vêtus de complets bleus et de chemises blanches. C'était peut-être la lumière du jour qui causait cela, la lumière qui agrandit les choses et raccourcit les ombres. Mondo se glissait au milieu d'eux, et seuls ceux qui regardent vers le bas pouvaient le voir. Il n'avait pas peur, sauf de temps en temps pour traverser les rues. Mais il cherchait quelqu'un, partout dans la ville, dans les jardins, sur la plage. Il ne savait pas très bien qui il cherchait, ni pourquoi, mais quelqu'un, comme cela, simplement pour lui dire très vite et tout de suite après lire la réponse dans ses yeux :

« Est-ce que vous voulez bien m'adopter ? »

C'est environ à cette époque-là que Mondo avait rencontré Thi Chin, quand les journées étaient belles et les nuits longues et chaudes. Mondo était sorti de sa cachette du soir, à la base de la digue. Le vent tiède soufflait de la terre, le vent sec qui rend les cheveux électriques et fait brûler les forêts de chênes-lièges. Sur les collines, au-dessus de la ville, Mondo voyait une grande fumée blanche qui s'étalait dans le ciel.

Mondo avait regardé un moment les collines éclai- rées par le soleil, et il avait pris le chemin qui conduit vers elles. C'était un chemin sinueux, qui se transfor- mait de loin en loin en escaliers avec de larges marches de ciment quadrillé. De chaque côté du chemin, il y avait des caniveaux remplis de feuilles mortes et de bouts de papier.

Mondo aimait bien monter les escaliers. Ils zigza- guaient à travers la colline, sans se presser, comme s'ils allaient nulle part. Tout le long du chemin, il y avait de hauts murs de pierre surmontés de tessons de bouteille, de sorte qu'on ne savait pas où on était. Mondo montait lentement les marches en regardant s'il n'y avait rien d'intéressant dans les caniveaux.

40 ***Mondo***

***Mondo*** 41

Quelquefois on trouvait une pièce de monnaie, un clou rouillé, une image, ou un fruit bizarre.

Plus on montait, plus la ville devenait plate, avec tous les rectangles des immeubles et les lignes droites des rues où bougeaient les autos rouges et bleues. La mer aussi devenait plate, sous la colline, elle brillait comme une plaque de fer-blanc. Mondo se retournait de temps en temps pour regarder tout cela entre les branches des arbres et par-dessus les murs des villas.